

# Bulletin de Littérature Ecclésiastique

## N° 482 Avril-Juin 2020

qui représentent, aux côtés de nombreux théologues, deux Collèges et deux Cours - pp. 138-140). De là à penser que les contributions de l'équipe trévouise qui fut constituée de la Congrégation pour le Culte des églises de langues orientales, sous l'autorité de deux frères jumeaux, deux les meilleurs élèves de l'école trévouise jusqu'à aujourd'hui à travers le magazine catholique *Esprit* n'est pas loin.

Le 30 janvier 2020, à l'occasion de la célébration de la Bibliologie Universitaire de l'Institut Catholique de Trévoux, un bref mais riche colloque a permis d'échanger avec trévouise, à l'initiative de Prof. Philippe Desrosières, actuel Conservateur, le Sgno de référence scientifique de référence dans la Bibliologie avec Georges Martimort pour commencer le mot. Par suite, il était tout indiqué que les contributions des intervenants soient publiées dans le Bulletin de Littérature Ecclésiastique avec Mgr Martimort lui-même de 1979 à 1979, et alors que son nom y apparaît pour la première fois dès 1977, et très souvent à partir de 1978. Ce dossier à trois voix, celui de l'abbé Georges Fournier, de Pierre Benoît Marie Sédoussat, etc., qui fut à l'origine un groupe de recherche doctorale (la promotion de Théologie Ecclésiastique en France (1967-1968), *Esprit*, 1971), et de Prof. Philippe Fara, vient ainsi actualiser et compléter le dossier spécial qu'il y a vingt ans déjà (B.L.E. 324, octobre-décembre 2000) le terme avait été dit à Saint-Georges Martimort en l'honneur de son regard à Dieu qui se trouvait dans celui de l'abbé de l'Oratoire. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement comme auteur et regard de nombreux théologues qu'il se trouve dans l'équipe, mais tout aussi en titre d'initiateur de publications, en particulier celui de Fournier qui était son directeur, et son mot à celui de trévouise est de la trévouise catholique à Trévoux.

C'est encore une autre figure trévouise, mais cette fois, celle du directeur philologique Pierre Fournier (1974-1980), qui fut professeur auprès de la Faculté de philologie de l'Institut Catholique de Trévoux, qui nous tente à découvrir le Dr. Philippe Marie Margulies, etc., à travers une approche de l'affirmation de Dieu. Et le B.L.E. poursuit et enrichit sa contribution à la revue doctorale de saint Chrétien d'aller à travers une étude systématique de la signification d'inspiration césarienne proposée par Mgr Dominique Le Tourneau.

La brassée de recensions d'ouvrages proposée *in fine* s'ouvre sur celle d'un récent ouvrage d'Éric de Rus (*La parole*

*ardente. Pour une poétique de la présence*, Saint-Léger éditions, 2018), de la plume du Prof. Jean-François Lavigne, qui n'est pas sans consonance avec l'évocation d'Aimé-Georges Martimort puisqu'elle s'achève sur cette belle et profonde invitation à prendre en considération le caractère liturgique de la poésie: « Qu'est-ce en effet que l'acte poétique, qu'il soit création ou simple proclamation, sinon la célébration de l'avènement de la Vie, comme chargée de Sens? ».

É. R.

**Aimé-Georges Martimort** (31 août 1911-20 janvier 2000) fut prêtre de l'Église de Toulouse, docteur ès lettres et en théologie, enseignant à l'Institut Catholique et liturgiste renommé. Après ses études religieuses, sa charge au Centre de Pastorale Liturgique, qu'il codirige de 1946 à 1965 (une fois devenu Centre National de Pastorale Liturgique) sera marquée par les nombreux travaux en préparation du concile Vatican II. Né et ayant fait ses études à Toulouse, ses attaches à la ville resteront fortes. En témoigne, après sa thèse sur Bossuet et son diplôme de bibliothécaire obtenu à Rome, son retour à l'Institut Catholique de Toulouse en 1938. Là, il deviendra jusqu'à sa retraite professeur de liturgie à la Faculté de Théologie et conservateur de la bibliothèque de l'Institut. Entre 1940 et 1943, sous la responsabilité du Recteur de l'Institut Mgr Bruno de Solages, son action permet l'assistance à de nombreuses personnalités intellectuelles pourchassées. Il participe activement à l'élaboration de la Constitution conciliaire sur la Liturgie (*Sacrosanctum Concilium*) et à sa mise en application. En 1967, il reçoit le titre de Prélat de la Maison Pontificale, et devient le doyen de la Faculté de Théologie de Toulouse jusqu'en 1970. Après sa retraite, il continuera à travailler sur la liturgie, en particulier à l'édition d'un volume sur l'Office des Lectures.

## VIATIQUE BAPTISMAL

*« Je conclurai avec eux... une Alliance éternelle »  
Ézéchiel 37, 26*

En ce long et périlleux voyage  
De quoi m'as-tu fait don Amour inestimable ?  
De rien  
Sinon de tout toi-même !

De ta vie  
Infusée en moi  
Gage nuptial  
Sceau d'une alliance irrévocable.

De ton souffle mêlé au mien  
Qui me plonge –  
Mystère ineffable –  
Dans les abîmes de ta brûlante intimité !

Ton être musical  
Repose dans le mien  
Et pulse, sonore,  
En mon sein.

Abritée en ton Corps  
Ma finitude pèlerine  
S'ouvre  
Au Temps renouvelé.

Chaque jour, comme au premier,  
Nourri de ta présence perpétuée  
Mon exil est célébration  
De l'insondable union :

De ce don,  
Sans possession,  
Pauvre et enflammé  
Je vis.

Éric de RUS, *Le cœur épousé*, Ad Solem, 2012

## RECENSIONS

## PHÉNOMÉNOLOGIE

**Éric de RUS, *La parole ardente. Pour une poétique de la présence*, Saint-Léger éditions, 2018, 116 p., 14 €.**

Dans ce petit livre étonnamment dense, — à peine une centaine de pages, — l'auteur livre, dans une langue à la fois claire et profonde, rien de moins que la clé du mystère de la vérité poétique. Il y a en effet — à l'âge du subjectivisme post-moderne et des facilités surréalistes on l'avait un peu trop oublié — une *vérité de la poésie*, une véritable *connaissance* poétique, car la poésie véritable ne parle jamais au hasard, au gré de la fantaisie plus ou moins hasardeuse d'un « créateur ». La poésie n'accomplit réellement sa tâche que lorsque sa parole se fait expression adéquate de ce qu'il y a de plus essentiel dans le mystère de l'homme et de sa condition. Mais quel est donc ce « plus essentiel » ?

Prenant appui sur l'expérience, — dans toute la profondeur du terme : comme *épreuve*, personnellement vécue, et comme la plus nette *objectivité*, — Éric de Rus fait ici redécouvrir et comprendre, dans une langue admirablement limpide, ce qui fait l'essence de la poésie : un certain usage de la *parole*, usage qui renaît lorsque le langage n'est plus

un instrument-fait-pour-*dire*, c'est-à-dire étiqueter sous des significations standardisées, abstraites et neutres, et qu'il retrouve sa force originelle de « parole parlante ». Ce qui rend « parlante » la parole, c'est de ressusciter en nos esprits, par la trouvaille d'un assemblage inouï de mots, le rapport vital et concret que chacun entretient avec la *vie de la réalité*, avec la réalité du monde *en tant que vivante*.

La Réalité, en effet, — ce « monde » au milieu duquel nous nous mouvons dans l'existence —, peut, lorsque notre perception se fait enfin assez attentive, assez *recueillie*, se révéler animée d'une vie, vie secrète et pourtant perceptible. Telle est l'intuition fondamentale qui sous-tend et guide le poète-philosophe dans son analyse, et à laquelle il amène le lecteur à faire retour, du sein de sa propre expérience intime. Car notre vie dans son aventure, en son déploiement au long des jours et des années, n'est pas un événement solitaire, isolé au milieu d'un « environnement », fait de « choses » inertes et indifférentes. Elle est inséparablement et intérieurement liée au mouvement de la Vie universelle, au devenir vivant de l'ensemble de la Réalité. Ce mouvement de la Vie universelle, qui produit à chaque instant l'advenue renouvelée et silencieuse de la totalité de l'être, en nous et autour de nous, on ne

peut sans falsification le réduire à notre vie propre individuelle, étroitement humaine et corporelle; et pas davantage l'opposer à celle-ci, comme si notre vie subjective lui était étrangère. Ce qui advient et ne cesse de naître dans ce mouvement, c'est ce que cherche à dire le vrai poète: « l'ultime de chaque chose ». Or, l'advenue de cet ultime ne nous est ni inconnue, ni étrangère, mais au contraire très familière, tellement familière que nous ne l'apercevons plus, parce qu'ayant laissé trop loin derrière nous notre enfance, pour nous hâter d'entrer dans le monde adulte des abstractions et de la rationalité technique, nous avons perdu le contact originel avec ce que nous avait appris, très tôt, ce qu'Éric de Rus nomme une « expérience primordiale ».

Rapprochant la leçon essentielle de la « phénoménologie de la vie » développée par Michel Henry – la vie est la manifestation pure de tout l'existant, et en tant que telle, invisible, en-deçà du monde, seule elle est, par le processus de sa propre révélation, « elle est Présence » (p. 30) – et la réflexion de la poétesse Kathleen Raine (*Le monde vivant de l'imagination*, Paris, éd. du Rocher, 1998), Éric de Rus nous renvoie à l'expérience primordiale du monde qui *précède originellement* toute séparation, et toute opposition, entre le moi humain et la nature, cette opposition par laquelle la nature n'apparaît plus que comme « objet », objet d'une « connaissance », qui n'est elle-même que représentation. Or, dans cette expérience primordiale, plus authentique et plus vraie que les oppositions artificielles introduites par la réflexivité, une sympathie innée et immédiate avec chaque existant réel nous a livré d'emblée un *savoir* intuitif,

la connaissance que chacun de ces existants, ainsi que nous-mêmes, est porté dans l'être par une Vie qui les dépasse, qui les transcende.

Cette vie à la fois réelle et transcendante se donne à éprouver, et ainsi à reconnaître, comme la Présence. Présence dont l'avènement mystérieux convoque l'homme à lui *répondre*; à lui donner réponse, comme étant celui dont le propre est de reconnaître et d'accueillir la transcendance. Ainsi, l'« expérience de l'essence dynamique de la réalité » suscite la « connaissance de la Vie éprouvée comme présence totale » (p. 37-38). Cette perception sympathique et unitaire de la Vie comme présence totale, c'est le « sentir pur ». Le « sentir pur » révèle en chaque événement sensible — « le vol d'un oiseau, la blancheur du flocon, le parfum de la fleur » — ce qui fait de cette chose vivante une manifestation singulière de la Présence, ce qui fait sa présence singulière. C'est ainsi que chaque singularité sensible, « infime », révèle son essence propre comme manifestation de l'Immense. Et c'est du regard rendu ouvert et attentif à une telle révélation, que pourra naître la parole poétique. Le sentir pur est cet « habitus poétique » par excellence qui permet à l'âme humaine de « pénétrer le fond ultime de toute chose », et d'« éprouver son poids d'être ». Éric de Rus retrouve ainsi également, à partir de sa propre expérience poétique, un élément essentiel de la méditation de Heidegger: l'être humain n'accomplit jamais mieux son essence et son destin propre que lorsqu'il « habite en poète » le tout de l'étant; placé « à la charnière entre la Vie à laquelle il est relié depuis son intériorité, et le monde

matériel où l'insère sa corporéité » (p. 45), il est « médiateur entre l'invisible et le visible » (*ibid.*) il est cet « être de dévoilement » (*ibid.*; Heidegger ne définit pas autrement le *Dasein*, ou l'« être-là » que nous sommes, cf. M. Heidegger, *Être et temps*, § 44) à travers lequel passe, pour se révéler en pleine lumière, le « processus de création permanente où la Vie [...] prend corps » (*ibid.*).

Dans l'expérience du sentir pur, la subjectivité éprouve un saisissement émerveillé, devant la prodigieuse densité de sens, à la fois manifeste et mystérieuse, qui habite les choses et les êtres. C'est à ce saisissement émouvant, reçu de plein fouet comme l'appel de la Vie (p. 49), qu'elle répond en cherchant les mots et le rythme du poème: elle répond d'abord par l'« écoute silencieuse », d'où peut naître ensuite une parole vraie, car vraiment vivante, capable, elle, de « parler la vie ». Et ce n'est pas le moindre mérite de ce petit ouvrage, que de nous rappeler au véritable sens essentiel de la parole humaine: « *Parler la vie*: tel est l'enjeu de la parole humaine » (p. 46).

Placé ainsi au seuil de la possibilité d'une authentique parole, d'un parler qui ne se borne pas à dire, l'homme se trouve alors devant la redoutable difficulté – l'austère responsabilité – de trouver l'expression propre à « délaisser la représentation en faveur de la mise en présence » (p. 48). Comment « parler la Vie »? Comment, sinon en s'abstenant, avec vigilance, de parler à sa place? Sinon en *laissant parler, dans notre voix, la Vie elle-même*? Le dire poétique ne peut donc répondre à l'expérience bouleversante de la révélation de la Présence, que dans la mesure où le sentir pur, se faisant

*écoute* recueillie, « entend parler les choses avec les accents d'une langue maternelle » (p. 51). Ce langage de la Vie, dans lequel s'adresse à nous, au cœur du silence de notre intériorité sensible, la Présence qui traverse, dynamique, toutes choses, est fait de symboles, de ces situations, événements et phénomènes symboliques dont l'apparition suscite en nous inmanquablement, en vertu d'un « ordre archétypal du monde », des résonances affectives infinies, à la fois profondes, précises et énigmatiques. C'est pour cette raison que l'*image* poétique, qui est figure affective et symbole, et l'imagination, sont les modes fondamentaux et nécessaires de l'expression poétique de la vérité. Par ces images puisées dans « la langue archétypale de la nature » d'abord ressentie, le poète réveille en chacun « la mémoire de la Vie, ressuscitant [...] les accents immortels de son indélébile Présence » (p. 55).

Cependant, la double médiation de l'image symbolique et des mots qui l'évoquent imposent tout autant à la conscience l'évidence de l'insurmontable éloignement de cette Vie transcendante: la mise en présence de l'essence intime des choses, par la symbolique innée de sa manifestation, ne révèle la Présence qu'en la faisant briller à *distance*, sur fond de son absence: « dans toute la beauté de son Absence ». L'analyse d'Éric de Rus atteint alors son point culminant, dans le paradoxe qui en manifeste au plus haut degré la subtilité: Certes, la parole parlante du poète, en suscitant les images affectives qui « disent » le sens intime de chaque réalité, nous fait presque *sentir*, dans toute sa force et son évidence, la Présence de la Vie; mais elle ne la

